

L'Amérique archaïque

Vincent Lambert

Numéro 63, hiver 2016

L'Amérique et nous

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80601ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lambert, V. (2016). L'Amérique archaïque. *L'Inconvénient*, (63), 8–11.

L'AMÉRIQUE ARCHAÏQUE

Vincent Lambert

It looks like it's dying and it's hardly been born.
Bob Dylan

L'Amérique est-elle encore une promesse ? Quand j'ouvre *Arvida*, par exemple, je me dis qu'un processus de démythification arrive à terme, que personne ne pourrait plus nous vendre la possibilité d'un Eldorado, sinon pour nous livrer à une autre illusion perdue, comme dans *Volkswagen Blues* ou *Le désert mauve*, quand nos vieilles carrosseries fondaient au cœur des grands espaces comme des corneilles à la recherche d'un bout de terre.

Le mythe du « *America !* » lancé de la proue d'un transatlantique a la vie dure, de la *beat generation* à *Titanic*, et s'offre aux adaptations les plus contradictoires. Mais existe-t-il encore un roman pour croire au Nouveau Monde, des héros qui n'en reviendraient pas les mains vides ? La littérature est devenue assez dure envers les fantasmes et les bonnes résolutions. Vous projetez un nouveau départ en Californie, et vous vous retrouvez pogné aux douanes à Windsor. Rien là de tragique, au contraire. Ce n'est pas parce que personne ne croit plus au rêve américain qu'il va disparaître à l'horizon de nos imaginaires. C'est ce qu'on disait de la Grande Noirceur, jusqu'à ce que Ferron et Ducharme invitent l'abbé Roy et Marie-Victorin à souper. Je me demande si ce mythe occidental d'un recommencement en Amérique ne devient pas un bel artefact à exposer fièrement au-dessus du cendrier à pattes d'original, comme les mille images par lesquelles on nous vendait autrefois le progrès. Et comme on le sait, c'est quand les figures sont désinvesties de toute autorité, quand on se croit quitte envers elles, quand elles sont objectivées en clichés parmi les babioles d'antan qu'elles sont enfin prêtes

pour le grand recyclage symbolique. Leur caducité leur confère en quelque sorte une aura. Elles rayonnent encore de l'énergie des autres que nous étions – que nous sommes.

Sera-t-on vraiment surpris d'apprendre que ce grand rêve inachevable, du fond même de sa décrépitude, annonce encore un Nouveau Monde ? L'Amérique, écrit Archibald, voilà une « mauvaise idée qui a fait des chemins », une « idée qui a produit des routes interminables qui ne mènent nulle part [...] et tu peux rouler dessus pendant des heures pour trouver à l'autre bout à peu près rien, un tas de bois, de tôle et de briques, et un vieux bonhomme planté debout en travers du chemin qui te demande : – Veux-tu ben me dire qu'est-ce que tu viens faire par icitte¹ ? » Faut-il en conclure que le but ne serait plus l'Eldorado, la grande trouvaille, mais une destination qui serait précisément nulle part ? Le continent n'inviterait-il plus qu'à se perdre dans une absence plus grande que son absence à soi ? Non, on sent bien une ivresse aussi, la brise du *Great Escape* dans une version des plus prosaïques, mais qui n'est pas que négative. Sans esprit de conquête, sans même le serment secret de renaître au bout du chemin, notre héros ne se perd pourtant pas sans but, pour rien. Qu'est-ce qu'il vient faire par icitte ? Pas grand-chose, mais il est animé d'une volonté assez résolue, peut-être même illusoire : rouler en Amérique « en refaisant l'histoire, en poussant à bout jusqu'à la dernière route et jusqu'au dernier trou perdu² ». La formule est ambiguë : refaire l'histoire, c'est-à-dire prendre une nouvelle fois la pose des découvreurs, comme au temps de *Toutes isles* et de *La grande allure*, quand Pierre Perrault

nous enlignait dans les traces de Jacques Cartier ? Peut-être, mais à distance, avec la fermeture éclair ouverte, deux flasques dans le fond de la chaloupe en arrière-plan, et comme un brin de ressentiment, l'ombre d'un doute envers cette histoire de conquête. Ici, refaire l'histoire, c'est moins la recommencer que la défaire, la remonter comme un ruisseau jusqu'au milieu de nulle part, qui est aussi le milieu de partout. Car « se poser dans un lieu, c'est autant une fatalité qu'un accès à la fabrique du monde, dont l'entrée immémoriale se trouve entre autres sous nos propres pieds³ ». Thierry Dimanche nous parle du cratère originel de Sudbury, l'épicentre de la vie sur terre selon la dernière hypothèse, mais bien des trous perdus en Amérique laissent imaginer que souffle encore – quelque part – le petit vent du paradis. De tels trous font rêver, n'est-ce pas, à condition de ne pas tomber sur une *fifth-wheel* qui en revient. *Hic sunt dragones...* Il ne faudrait quand même pas que l'Amérique nous enlève jusqu'à la possibilité de nous y perdre.

On peut douter qu'à ce rythme-là, de nouveau cycle en nouveau cycle, à force de recommencer le recommencement, on y arrive jamais vraiment, en Amérique. Tout porte à croire que la découverte de l'Amérique nous a tant fascinés (traumatisés) que nous sommes condamnés à la rejouer en boucle, et par des voies toujours plus humbles, plus élémentaires. Serions-nous malgré tout des Européens qui cherchent à régresser, à s'acculturer, à s'ensauvager ? L'Amérique dont nous rêvons serait-elle essentiellement l'endroit où les Européens vont désapprendre l'Europe ? On comprend que Michaël La Chance ait eu envie de donner de l'*ayahuasca* à boire à Descartes, et Marc Séguin d'imaginer un Mohawk, le déshérité d'une Amérique de parkings et de centres d'achats, citer la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin tout en pouvant dire, avec appétit : « Il y a encore en moi des millénaires de bestialité⁴. » Il suffit de nous entendre parler de ceux qui continuent d'être ceux qui étaient là avant nous : « Les Indiens [...] n'éprouvaient aucun besoin de donner des noms aux lieux qu'ils ne visitaient jamais. C'était une manie d'Européens d'aller partout et c'était devenu une manie d'Américains de construire des routes pour aller nulle part⁵. » S'il fallait que tout soit nommé, cartographié, qu'il devienne même impossible de se perdre en Amérique, alors nous serions vraiment entrés dans le temps du monde fini... Et dans le théâtre mental européen, c'est bien sur la perspective d'un désert, d'un dehors de la civilisation que le personnage de l'Indien veille encore. N'est-ce pas déjà ce que cherchaient Chateaubriand et Tocqueville, les « extrêmes limites de la civilisation européenne⁶ », cet espace où « l'homme n'a point fixé sa demeure et où règnent encore une paix profonde et un silence non interrompu⁷ », cette Amérique encore sans nom, hors du temps qu'ils avaient entrevue aussi, ironiquement, dans les récits de la Nouvelle-France ?

Au fond, l'Amérique dont on rêve pourrait bien être une Amérique sans nous, à rebours, une Amérique archaïque. On pourrait multiplier les exemples d'une imagerie précolombienne du territoire, du *Ru d'Ikoué* d'Yves Thériault aux gravures tectoniques de René Derouin, à Françoise Bujold penchée sur les fossiles de Miguasha, à la *Terra Nova* inache-

vée de Jean-Aubert Loranger, à trois vers anciens de Michel Garneau :

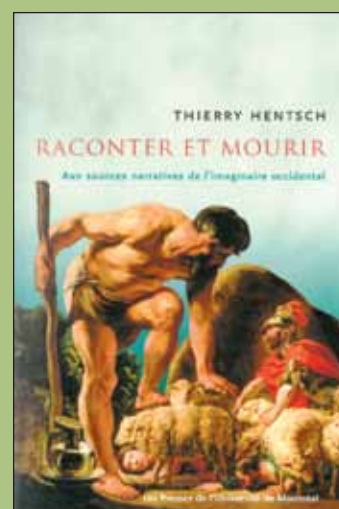
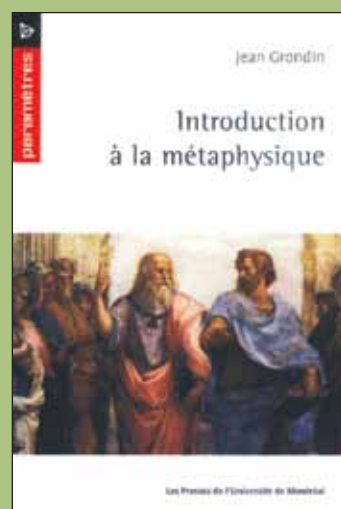
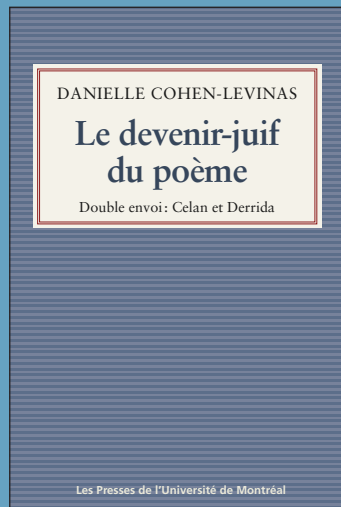
peut-être ai-je resoufflé dans ma flûte
un air d'une très ancienne Amérique
dont mes doigts tenaient mémoire⁸

À quand remonte le ravissement étrange qui s'empare de soi à l'idée de vivre (à l'instant) au fond de la mer de Champlain⁹ ? La propension serait assez récente au Québec : Gérard Bouchard a rappelé que l'enracinement dans une mémoire longue s'est longtemps dirigé vers la France, et Rome, alors qu'au sud la mémoire honteuse des conquistadors aurait ouvert la voie à une appropriation de la culture autochtone, une valorisation du métissage. Or si nous remontions dans le temps, au moment où les odes à la France pullulaient dans nos journaux, nous pourrions voir que les anciens poètes canadiens-français cherchaient, eux aussi, à refaire l'histoire. Le territoire à conquérir, ils savaient paradoxalement l'apprécier pour sa primitivité, pour la résistance qu'il opposait au défilé des civilisations, y compris la leur. « Le Cap sera debout sur les eaux solitaires. / Debout sur les débris des nations altières¹⁰ », écrit Charles Gill, et Pamphile LeMay, devant la chute Montmorency : « Nos voluptés d'Éden, nos tourments de galère / Ainsi tombent toujours au gouffre du néant¹¹. » La campagne laurentienne de Marie-Victorin n'est pas seulement le repaire paisible des bonnes mœurs canadiennes, c'est un monde hanté par une vie secrète, des hôtes silencieux, où « la roche grise, polie par les glaciers préhistoriques, mordue par le chancre des lichens, sonne sous le pied et ressuscite un passé fabuleux et muet¹² ». C'est une des ressources insoupçonnées du lointain Canada français que ces rêveries géologiques ne cessant de rappeler au lecteur un fait d'une grande étrangeté : nous voici encore, même aujourd'hui, plongés dans un monde archaïque, beaucoup plus ancien (et discret) que les peuples qui le parcourent en tous sens.

Même à l'époque de la France idéale, l'histoire de nos filiations mémorielles n'aurait donc jamais été univoque. Elle porte encore les marques d'une belle aporie. Le grand projet de Perrault était déjà celui de *La légende d'un peuple*, et donnait déjà le torticolis : inscrire la naissance d'une civilisation en continuité avec un ascendant européen dans un espace imprégné d'un primitivisme romantique né d'une méfiance européenne à l'égard de la civilisation. Cette contradiction nous définit, comme elle définit les autres Canadiens et les Étatsuniens, civilisés-sauvages aussi ; mais au Québec, je ne suis pas sûr que nous ayons mesuré l'ampleur de nos attaches à une mémoire du continent. Et pourtant, on ne peut comprendre notre relation à l'Amérique sans considérer cette volonté semi-consciente de préserver une préhistoire où cette relation n'existait pas. En fait, de ce point de vue, pour que la découverte de l'Amérique ait vraiment lieu, il faudrait qu'elle soit le contraire d'une conquête : aux conquérants d'être conquis, d'être colonisés de l'intérieur par le monde qui s'ouvre à eux, qui les ouvre.

N'est-ce pas justement cette subordination féconde, tellurique, cet instinct de vie terrestre, qui nous attire chez les

UNE IMMERSION SENSIBLE DANS LA PENSÉE D'ÉCRIVAINS REMARQUABLES



Indiens – ou chez l'Indien idéal ? Perrault semblait penser que, pour arriver vraiment en Amérique, les anciens Européens devaient se reconnaître un visage amérindien : « Le Nouveau Monde a refusé et récuse encore sa propre réalité, sa nouvelle identité. L'Amérique est européenne. Je rêve d'une Amérique amérindienne¹³. » Que penser maintenant de ces réaménagements de la mémoire identitaire auxquels on a assisté dernièrement, dans le documentaire *L'empreinte* ou chez Raymond Bock, qui, dans une rue de Rosemont, croise la lignée paumée de l'échec et un passé autrement plus nourricier, faisant ainsi d'un narrateur assez banal une sorte de dieu inattendu ? « Les enfants que j'ai croisés m'ont regardé comme une icône, les impies, [...] mon pas était fluide, ils avaient le visage familier de mon côté fille, de ma part nègre, de l'Asie qui a fait son chemin par le détroit de Bering pour se diluer dans ma goutte de sang autochtone¹⁴. » Cet héritage monté de l'autre bord, étranger à la mémoire européenne, créolisé, ce « côté fille », Jean Morisset l'appelle notre « ascendant maternel », d'après lequel, « derrière cette Amérique sans nom cherchant à s'inventer un passé européen glorieux et sans tache, se trouve une Huronne, une Natchez, une Algonquienne, une Noire esclave, une Panisse ou une Pas-Pareille ayant servi de préambule dans la lutte amoureuse d'un poème, d'un sapinage ou d'une confluence nommée Amérique¹⁵. » Oui, on peut le croire, nous voici rappelés à un atavisme réel, ancré si profondément en nous qu'il nous suivrait partout, sans qu'on le voie. Mais alors qu'on l'a nié, refusé, récuse, je me demande si nous ne risquons pas maintenant de nous y vouer un peu désespérément, comme si nous ne pouvions pas vivre ici sans en être (aussi) originels, sans le sceau fabuleux d'une ancestralité amérindienne. Les personnages de Victor-Lévy Beaulieu, qui aspire encore à nous libérer de nos mirages en les exacerbant à outrance, rêvent aussi d'un monde où « tous les Canadiens français [...] avaient choisi la vie rouge¹⁶ ».

Serait-ce encore une belle extravagance, moins désuète et aussi exaltante, que la mémoire d'une douce France chrétienne ? Comme elle, notre autochtonie ne semble concerner que nous, servant autant à nous révéler qu'à nous dissimuler à nous-mêmes. Pour que l'Amérique se découvre, peut-être faudrait-il, comme l'écrit Étienne Beaulieu, que « l'Amérique originelle elle-même s'efface et avec elle le sentiment d'être aussi ancien qu'un autochtone, que ceux qui seraient nés du sol même¹⁷ ». Car cette image pourrait s'avérer trompeuse, possiblement teintée de mauvaise conscience colonialiste¹⁸, assez culpabilisante pour nous faire oublier que nous n'avons rien à leur envier béatement, aux Indiens, car au-delà des signes et des lignées, ce que nous sentons, ce qui nous interpelle et nous trouble en eux (ou dans leur image typique) est quelque chose comme notre humanité. Autrement dit, comme tous les fantasmes, celui-ci perpétue en nous la conviction que d'autres êtres, d'autres lieux seraient dépositaires de ce qui nous

manque, de ce qu'en réalité nous sommes. Il serait facile de le condamner, mais ce serait condamner une image, alors que nous ignorons ce que recèle ce fantasme, alors qu'il ne fait que signaler une « part » ignorée de soi qui cherche à se montrer, à se faire connaître. *L'El Dorado*, l'homme doré ? La question est moins de savoir s'il existe – sinon, en aurions-nous la notion insistante ? – que s'il faut absolument, pour le rencontrer, pour l'être, rouler jusqu'au bout du dernier rang du commencement lointain de l'Histoire. Poser la question, c'est y répondre. Mais rien ne permet comme la route de réaliser pleinement l'absurdité de la quête, d'admettre que les images n'étaient effectivement que des images, de s'aviser d'un fait si transparent qu'il passait inaperçu, outrageusement dépayçant de banalité, par exemple : *nous en sommes*. Et si nous en sommes, rien ne nous est totalement étranger. L'Amérique archaïque est ici, *incognita*, pas moins au début qu'à la fin de l'Histoire, en réalité plutôt au fond, en arrière-plan de nos allers-retours, dans l'odeur fossilisée dans nos édifices montréalais, fondue au présent même. Depuis longtemps déjà, le temps des conquêtes est redevenu (sauf pour les conquérants d'aujourd'hui) un temps de découvertes, d'exhumations et de coïncidences, la reconnaissance (infinie) de nos appartenances fantômes. L'esprit du lieu, disait-on... Là où moi et l'autre, anciens et neufs, ici et nulle part, loin et proches, ondoyons, respirons comme un seul être.

Encore un rêve ? Nulle part, ici et partout, c'est encore l'Amérique ? Si nos aventures continentales nous ont appris une chose, c'est que le Nouveau Monde est un rêve auquel on n'arrive jamais qu'au réveil, quand une peau d'illusion tombe en nous ramenant à notre lieu ordinaire et inconnu, pauvre et famélique. On croit parfois que les mythes, les rêves sont trompeurs alors qu'ils sont faits pour nous détromper, nous mener là où tout se termine et commence, ce trou-perdu où l'on se retrouve qui n'était finalement, chaque fois, pas si reculé que ça. Ici, l'usage voudrait qu'on cite de mémoire un maître zen de l'époque Song, mais je me rabattraï sur un poème oublié de Gaston de Montigny, le portrait d'un Peau-Rouge au bord du feu, composé à l'époque où Marcel Dugas rêvait déjà d'une « grande poésie autochtone¹⁹ », vers 1910. Il est aussi drôle :

À quoi songeait-il en regardant ainsi monter la flamme dans le silence endormeur de cette tombée du jour ?

Était-ce aux vieux guerriers de sa tribu morte qui, dans les grands jours de combat, déterraient la hache et, formidablement ocrés de rouge, ne revenaient vivants qu'avec le scalp d'un ennemi mort ?

Et le vieux Peau-Rouge me répondit :

– Non !

– Alors, lui dis-je, que fais-tu dans ce crépuscule où je vois s'idéaliser en toi tout un passé de rêve ?

Et le vieux sauvage, en me montrant du bout de sa pipe une chaudière qui commençait à

chanter dans la flamme qui montait, me dit :

– J'attends qu'ça bouille²⁰.

L'un observe un tableau, et fantasme, l'autre habite. « Je ne songe pas », dit bêtement le Peau-Rouge, « je suis ». Je savais qu'on peut fantasmer l'ancien, les lointains, ce qui n'est pas là, mais j'avais oublié qu'on peut aussi fantasmer d'être ici, qu'ici n'est sans doute pas là non plus. Encore un rêve, donc. La dernière version de l'Éden... ■

1. Samuel Archibald, *Arvida*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 2011, p. 25.

2. *Ibid.*, p. 26.

3. Thierry Dimanche, *Le milieu de partout*, Prise de parole, 2014, p. 11.

4. Marc Séguin, *La foi du braconnier*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2012, p. 66.

5. Samuel Archibald, *op. cit.*, p. 34.

6. Alexis de Tocqueville, *Regards sur le Bas-Canada*, choix de textes et présentation de Claude Corbo, Montréal, Typo, p. 55.

7. *Ibid.*, p. 84.

8. Michel Garneau, « Et la nécessité de l'eau », dans le collectif *Le pays*, Montréal, Librairie Déom, coll. « Poésie canadienne », 1963, p. 52.

9. De beaux poèmes sur la mer de Champlain sont parus dernièrement, entre autres dans *Reculez falaise* de Louis-Jean Thibault (Le Noroît, 2007) et *Le tombeau où nous courons* de Marcel Labine (Les Herbes rouges, 2012).

10. Charles Gill, *Le cap Éternité*, présentation d'Albert Lozeau, Montréal, *Le Devoir*, 1919, p. 67.

11. Pamphile LeMay, *Les gouttelettes*, Bibliothèque électronique du Québec, p. 187, disponible en ligne : <http://beq.ebooksgratuits.com/pdf/Lemay-gouttelettes.pdf>.

12. Marie-Victorin, *Croquis laurentiens*, préface d'Ernest Bilodeau, Montréal, Librairie des Frères des Écoles chrétiennes, 1946 [1920], p. 33.

13. Pierre Perrault, *Partisimes*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Itinéraires », 2001, p. 165.

14. Raymond Bock, *Rosemont de profil*, Montréal, Le Quartanier, 2013, p. 42.

15. Jean Morisset et Éric Waddel, *Amériques*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Itinéraires », 2000, p. 32.

16. Victor-Lévy Beaulieu, *Oh Miami, Miami, Miami*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, p. 320.

17. Étienne Beaulieu, *Trop de lumière pour Samuel Gaska*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2014, p. 16.

18. Jacques Brault, dans *Mémoire* : « Nous avons tué l'Indien et avons tendu nos poignets à l'oppressur. C'est notre deuil. C'est notre souillure. »

19. Marcel Dugas, cité par Robert Larocque de Roquebrune, « Le régionalisme en poésie », *Le Nigog*, fac-similé des douze numéros parus de janvier à décembre 1918, Montréal, Comeau & Nadeau, 1998, p. 186.

20. Gaston de Montigny, *Étoffe du pays*, pages retrouvées et présentées par Louvigny de Montigny, Montréal, Beauchemin, 1951, p. 252-253.